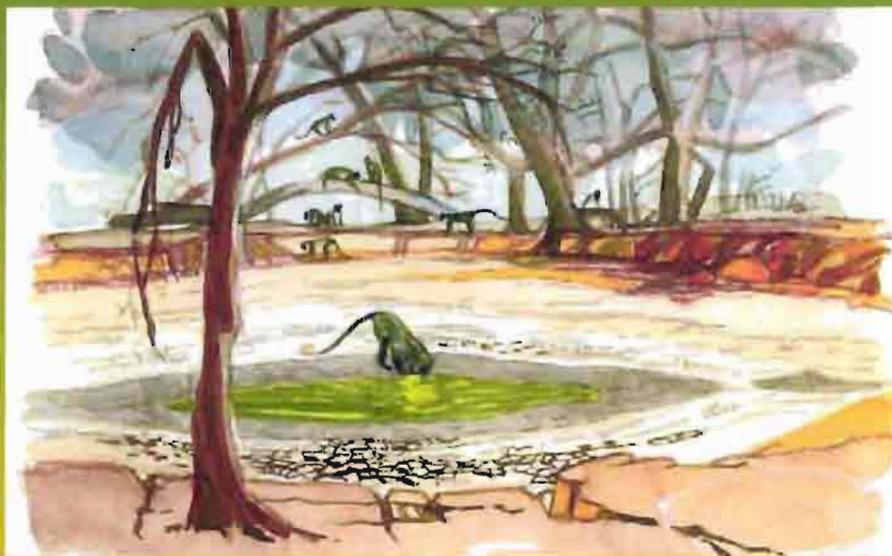




Le journal intime d'un singe vert
face au changement climatique



**Gérard Galat, Anh Galat-Luong,
Thanh Minh Luong et Jerzy Jan Nizinski**
sur un concept de narration empathique de **Michel Launois**

*Gérard Galat, Anh Galat-Luong,
Thanh Minh Luong et Jerzy J. Nizinski*

sur un concept de narration empathique de Michel Launois

**LE JOURNAL INTIME D'UN SINGE VERT
face au réchauffement climatique**

ISBN : 2-9510534-3-6
© Gérard Galat, Anh Galat-Luong,
Thanh Minh Luong, Jerzy Jan Nizinski, 2011
Tous droits réservés

Du « je » au « nous »

Je suis le Singe de la Reine de Saba : de la famille des Cercopithèques, du genre *Chlorocebus*, et de la super espèce *aethiops*, mon nom d'espèce est *sabaeus*. On m'appelle Singe vert car, sur ma peau bleue, mon pelage gris chiné vert et jaune apparaît vert olive sombre dans les forêts du Sud, et plutôt vert-jaune dans les régions subdésertiques du Nord. Comme mes congénères, je vis dans la zone tropicale africaine soudanienne, plus précisément au Saloum, une région du Sénégal située à la frontière nord de la Gambie, près d'une mangrove de la côte Atlantique.



Comme tous ceux de ma bande, j'éprouve un très fort sentiment d'appartenance au clan. Pour vous raconter ma vie, j'utiliserai bien sûr le « je » pour me désigner car j'ai parfaitement conscience de mon individualité, mais je passe autant de temps à me situer, me caler, tenir compte des autres dans leurs activités, qu'à m'occuper de moi. Aussi, le « nous » me viendra souvent plus facilement aux lèvres car ma survie dépend entièrement du groupe au sein duquel je ne suis qu'un mâle presque adulte. De mémoire de singe vert, on n'a jamais vu aucun d'entre nous survivre en brousse à plus de quelques jours d'isolement.

Il m'a fallu quatre années pour parvenir à cet état de fin d'adolescence, y compris les six premiers mois, où, accroché au ventre de ma mère, j'arborai le pelage noir et la face rose qui attireraient tant mes tantes, mes sœurs et tous les membres de la bande. Ce pelage particulier de ma tendre enfance me conférait une sorte d'immunité diplomatique, qui m'autorisait à outrepasser, le temps de les apprendre, les règles du savoir-vivre, comme ne pas s'approcher ou taquiner les dominants, ou ne pas toucher à la nourriture des autres. Je suis maintenant de la taille d'un adulte, mais aux bourses testiculaires encore vides.

La surveillance du territoire

Ma fonction actuelle du groupe est d'être vigile, comme peuvent le devenir tous les autres congénères de ma bande. Nous nous relayons pour scruter l'horizon d'un point élevé, bien en vue de toute la bande. Pendant que je fouille des yeux l'environnement à la recherche d'un prédateur connu ou d'un être étranger, je sais que les autres sont rassurés tant qu'ils me voient en vigilance, tant que je n'émet pas de cri d'alarme ou que je ne descends pas précipitamment de mon perchoir pour fuir l'approche d'un danger. Le fait d'être en vue de mon groupe conforte ma motivation d'utilité sociale, mais elle a des limites : une certaine lassitude au bout d'un certain temps, une petite faim, ou simplement l'envie de changer de posture, me déterminent à descendre tranquillement de mon poste d'observation, sachant que ma place sera aussitôt reprise par un congénère inquiet de ne plus voir de vigie en poste. Il assurera la surveillance de notre territoire en apportant sa touche personnelle dans le choix final de l'arbre perchoir et la posture de veille. Même s'il n'y a pas de repère physique identifiable, je sais de mes aînés où se trouve la frontière à surveiller. La nécessité de sa défense dépend néanmoins à la fois de l'état de nos ressources et de la pression des voisins.



La propriété privée: un paradis de ressources à ne pas partager avec les autres

Près de la mangrove du Saloum où nous vivons, il pleut presque un mètre d'eau par an, si bien que la diversité des espèces végétales y est grande et que la nourriture y est abondante toute l'année. Une centaine d'arbres et de lianes de toutes tailles coexistent en un univers à trois dimensions dont nous exploitons toutes les ressources à mesure de leur disponibilité au fil des saisons. Pour une bande d'une trentaine de membres comme la nôtre, une surface de 15 à 30 hectares contient la biodiversité nécessaire et suffisante pour assurer notre survie tout au long de l'année. Bien entendu, nous devons assurer en permanence le gardiennage de notre territoire, d'autres bandes envieuses pouvant s'enhardir jusqu'à chez nous, si nous n'y prenions garde.



Le rôle premier de gardien des lieux est assuré par notre chef, un mâle très dominant et de beaucoup d'expérience, qui, tous les matins et souvent aussi

le soir, monte sur l'un de nos grands baobabs, l'un de ceux qui lui permettent de se mettre bien en vue des autres chefs de bande pour faire son impressionnante parade territoriale que nous suivons tous avec attention. Après un regard circulaire une fois perché, le chef bondit vigoureusement de branche en branche. A chaque pause, il hoche la tête verticalement et latéralement avec une grande assurance ; il s'assoit et se redresse en exhibant son pénis rouge en érection qui contraste avec ses bourses bleu vif, sa poitrine et son ventre blancs bien en évidence. Il émet des aboiements puissants qui font rentrer la tête dans les épaules aux plus timides d'entre nous. En clair, le chef de clan dit « Je suis le chef, et je suis chez moi, j'ordonne aux membres de ma bande de se rassembler autour de moi, j'avertis les voisins et les étrangers que j'affirme nos droits au territoire et leur demande de s'éloigner. Je n'accepterai aucun empiètement, aucune intrusion ». A peine a-t-il terminé ses vocalisations que les chefs voisins en



vue sur des arbres dégagés se mettent à leur tour à répliquer dans les mêmes termes, avec les mêmes postures, aux variantes individuelles près.

Par ces rituels, nous défendons notre propriété pour nous en réserver l'usage exclusif, sans pour autant gaspiller notre énergie à des affrontements directs pouvant occasionner des blessures. La diplomatie du singe vert passe aussi par ces annonces réitérées chaque jour au lever du soleil, parfois au coucher quand la situation nous paraît tendue. Je ne peux m'empêcher d'être ému à chaque parade territoriale de notre cacique. Un jour peut-être, je pourrai vocaliser à mon tour pour affirmer nos droits au nom des miens.

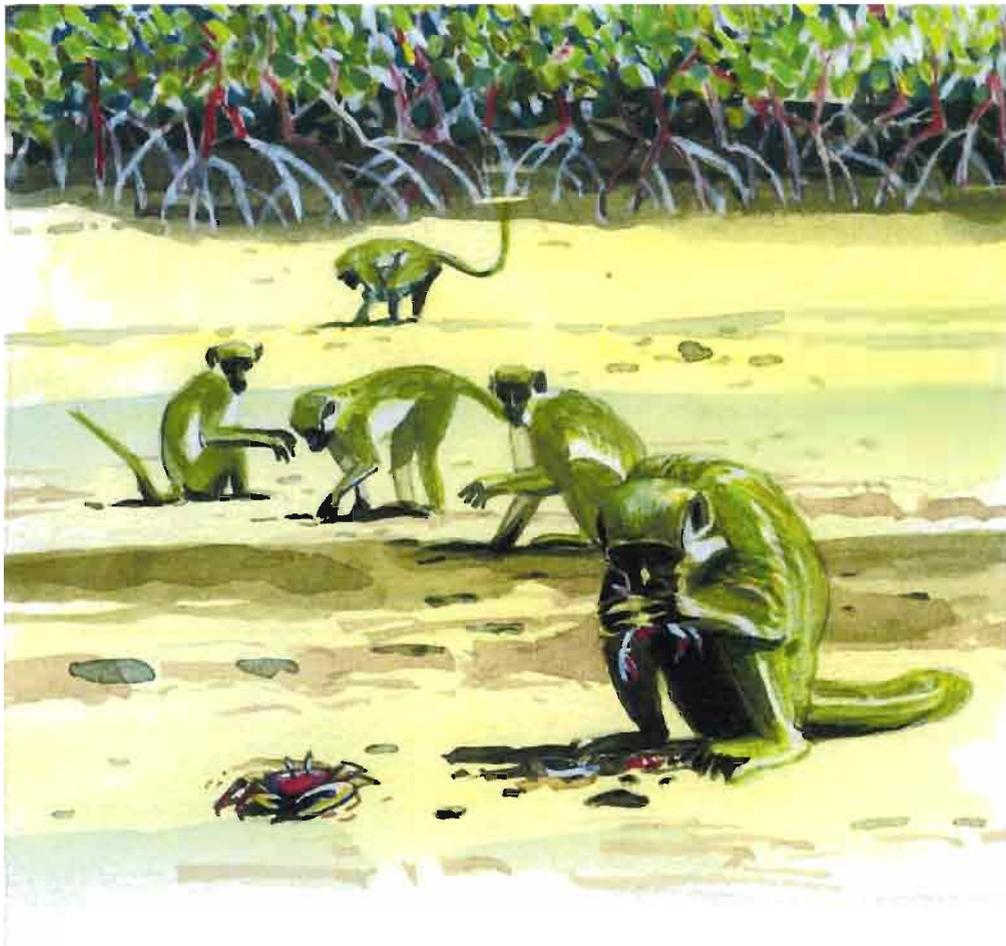
La mesure des dangers

J'ai appris à discriminer plusieurs catégories de prédateurs selon qu'ils sont terrestres ou aériens, dangereux pour tous ou seulement pour les plus jeunes, les chasseurs à courre comme les hyènes et les chiens qu'il faut distancer, les chasseurs à l'affût comme les grands aigles ravisseurs de singes et les pythons qu'il suffit de révéler par des cris pour qu'ils s'en aillent, leur stratégie rendue caduque. Je sais reconnaître individuellement les différents chiens du voisinage et ajuster ma distance de sécurité à leurs particularités individuelles : j'avertis les mères portant enfants de l'arrivée du molosse hargneux, mais me contente de me pousser de quelques mètres devant le vieux boiteux. Quand un enfant joue avec une couleuvre, je laisse faire. Les petits cherchent toujours à jouer ; c'est une façon d'apprendre, l'autre étant d'imiter ceux qui savent. S'il s'était agi d'un serpent venimeux, j'aurais poussé le cri d'alarme approprié qui aurait aussitôt dissuadé le jeune de tirer la queue de l'animal en même temps que j'aurais instruit les autres membres de la présence d'un animal terrestre dangereux qu'il convient de harasser en groupe pour le faire déguerpir.



Le crabe au menu

Lorsque le soleil est au dessus de nos têtes, les mouches tsé-tsé et les petites abeilles mélipones nous harcèlent sans interruption. Nos mouvements de la main n'y peuvent rien. L'inconfort est tel qu'il nous vient l'envie de quitter nos perchoirs, d'autant que la faim commence à faire gargouiller nos estomacs. La bande se déplace alors vers une plage de vase et de sable salés de la mangrove toute proche, selon notre système habituel de progression sous protection des éclaireurs. Deux à trois fois par semaine, les horaires de marées sont favorables à la chasse aux crabes dans la zone fraîchement découverte par la mer, appelée ici tann. Nous savons reconnaître de loin les crabes creusant leurs terriers et si nous ne nous précipitons pas immédiatement sur eux, c'est que l'expérience nous a appris qu'il fallait attendre que le crabe ait eu le temps de creuser un terrier assez profond pour s'y réfugier dès qu'il perçoit notre présence, sans lui permettre toutefois de le



creuser trop profondément, auquel cas nous ne pourrions l'atteindre. Une chasse réussie doit se faire au moment le mieux approprié. Il faut savoir gérer le « trop tôt » quand le crabe fuit à toutes pinces vers l'eau la plus proche et s'enfuit en nageant sous l'eau, comme le « trop tard », quand il se terre au fond d'un terrier trop profond pour nos bras. Les jeunes apprennent vite des vétérans, tout échec déclenchant une frustration difficile à gérer quand ils voient que des congénères plus adroits ou plus expérimentés dégustent devant eux ces délicieux crabes violonistes.

Il ne suffit pas d'avoir eu crabe en main pour s'en nourrir. Il convient au plus tôt de lui arracher son unique grande pince, non pas pour s'en servir d'hameçon pour pêcher avec notre queue comme dans les contes casamançais, mais pour qu'il ne nous blesse pas aux doigts. Rares sont ceux parmi nous aux mâchoires assez puissantes pour la briser. Nous ouvrons ensuite le crabe par le thorax, entre les deux rangées de pattes. Nous nous délectons de la chair, délaissant les branchies et la carapace. A trente, nous mangeons parfois 300 crabes en un seul festin.

Le ventre plein, la sieste est toujours agréable à l'ombre des palétuviers, dans une ambiance fraîche, à l'abri des prédateurs et des mouches persécutrices. Malheureusement, le bonheur ne dure qu'un moment, car la mer revient toujours sur la zone de balancement des marées. Par habitude, nous évitons généralement de nous faire piéger en libérant le site de repos avant la remontée de la mer. Mais il arrive que nous nous fassions surprendre. A cause de notre imprévoyance, nous avons été coincés jusqu'à trois jours de suite dans la mangrove. Les deux premiers jours, nous avons mangé les fleurs, puis les fruits et enfin la moelle des racines de palétuviers. Puis les insectes que nous savons comestibles. Mais le crabe à tous les repas finit par lasser. La nostalgie de notre habitat sur la terre ferme nous a décidé finalement à traverser un bras de mer, un bolon, d'une centaine de mètres de large, ce qui n'est pas rien, même pour un bon nageur comme moi. L'un de nos vieux mâles, non accoutumé à cet exercice, et qui répugne à la nage libre, a préféré sauter comme un kangourou afin d'éviter de se mouiller complètement. Plus étonnant, une mère a fait toute la traversée, avec son petit accroché à son ventre et qui est donc resté sous l'eau en apnée pendant toute la traversée. Comme moi quand j'étais jeune, l'enfant sait d'instinct fermer ses narines et s'abstenir de respirer tant qu'il est sous l'eau.

Sur l'autre rive, heureux de ma performance, je n'hésitais pas étant adolescent à jouer à chasse-poursuite sur les plus hauts palétuviers pour me laisser tomber comme par maladresse dans l'eau turbide encore chaude, pour le plaisir des éclabousses et l'étonnement des moins hardis des autres



jeunes. Les jeux de « l'homme ivre » et du « roi de la montagne » sont très prisés. Ils développent chez nous le sens de l'exploitation tridimensionnelle de notre habitat, nous permettent de tester la permanence des objets devenus invisibles et les techniques d'esquive devant des prédateurs trop entreprenants.

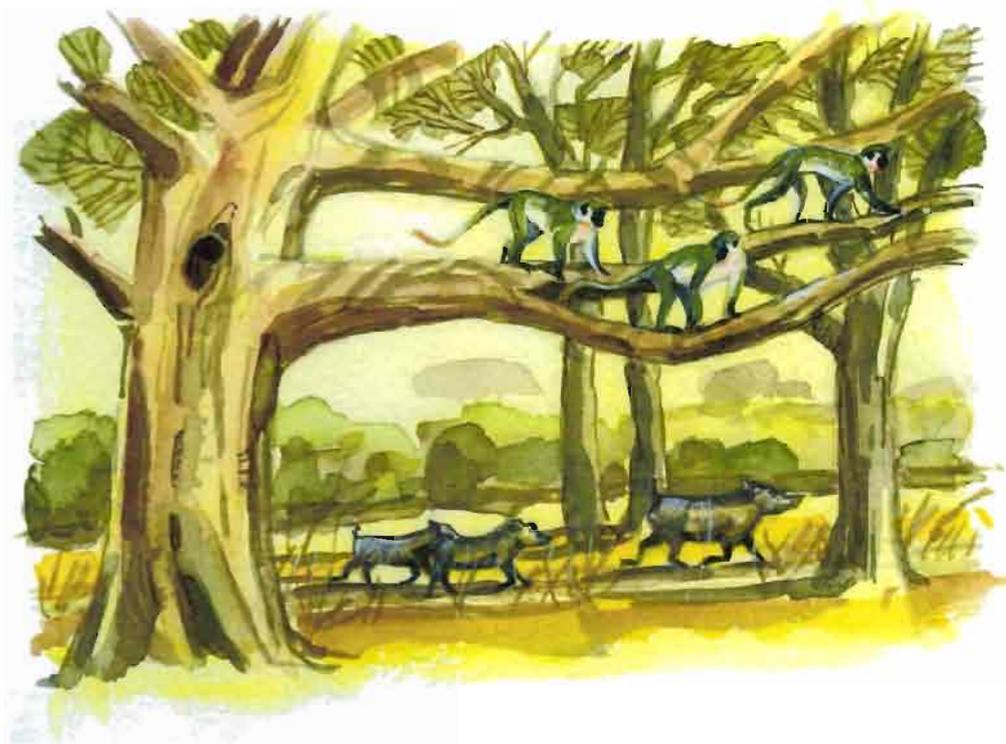
Etrangère et amie

Les points d'eau sont toujours des lieux de rencontre d'autres espèces de singes et si une sorte de trêve interspécifique est de tradition, je ne peux m'empêcher de chasser les singes rouges Patas dès qu'ils entrent dans mon champ de vision. Il m'arrive d'en faire fuir plusieurs à la fois, bien qu'ils soient plus grands que moi. Ce sont des singes adaptés à la course dans les zones désertiques mais plutôt timides en milieu forestier. Certes, ils peuvent nous avertir de l'approche d'un danger par leur comportement, mais malgré la règle tribale qui veut que plus il y a d'yeux qui surveillent, mieux c'est, mon antipathie est instinctive, peut-être génétique. Je fais toutefois une exception culturelle pour une femelle Patas qui se laisse volontiers épouiller par mes soins, au grand dam de ses congénères et des miens, encore que chacun sache que je suis encore un jeune mâle célibataire. Bien sûr, j'ignore qu'en ingérant ses tiques gorgées de sang ou en me laissant aller jusqu'à lécher ses sécrétions génitales, je peux attraper une maladie virale nouvelle pour notre espèce¹.



Depuis que la forêt africaine s'est considérablement éclaircie, nos cousins, les Colobes bairds, ne peuvent plus se déplacer d'arbre en arbre comme ils le faisaient depuis la nuit des temps africains. Aussi ont-ils pris l'habitude de nous suivre au sol pour profiter de notre aptitude à détecter mieux qu'eux les prédateurs qu'ils ne connaissent pas aussi bien que nous comme les hyènes et les chiens de brousse. Ils ont aussi appris de nous à consommer diverses plantes herbacées et graminées et même de l'arachide lors d'incursions furtives dans les champs des hommes, sans parler des excursions dans la mangrove qui tentent aussi les singes Patas qui nous y suivent à une distance prudente. Ils ont appris, comme d'autres espèces, à interpréter nos vocalisations de satisfaction lorsque nous découvrons des fruits particulièrement savoureux et nos aboiements d'alarme.

Même les antilopes et les phacochères suivent au sol nos déplacements pour consommer les feuilles et les fruits tombés. Grâce à nous, ils ont accès à des nourritures qui leur seraient autrement inaccessibles. D'un autre côté, il ne nous déplaît pas de voisiner avec ces espèces dont le changement de comportement nous avertit très vite de l'approche d'un danger que nous n'aurions pas encore perçu. La communication interspécifique existe, nous la pratiquons tous les jours.



L'émigrant volontaire

A quatre ans et demi, mes appétences sexuelles deviennent préoccupantes. La femelle Patas ne me suffit plus, d'autant que le maître de son harem la surveille plus qu'avant. En principe, que l'on soit mâle ou femelle, nous choisissons relativement librement nos partenaires sexuels. Mais pour nous les jeunes mâles, il est de coutume que nous quittons notre bande de naissance pour aller chercher fortune dans une autre bande, ce qui limite l'endogamie. D'ailleurs les parades d'intimidation, les gestes menaçants, les chasse-poursuites impitoyables et parfois les morsures à la queue que m'infligent le chef et les anciens me le rappellent de plus en plus souvent. Nerveux, psychologiquement instable, je passe beaucoup de temps à faire semblant de ne pas voir les autres s'accoupler, tout en étant parfaitement conscient de leurs ébats. Il me vient alors, pour la première fois de ma vie, l'idée d'aller voir plus loin, pour rencontrer une autre bande de mon espèce, dans laquelle je pourrais m'épanouir.



Des arachides en tas

Un matin, je pars silencieusement du perchoir pour me diriger vers la frontière de notre territoire. Dans cette aire limite, je m'installe sur un arbre et observe longuement les alentours. Ne voyant rien d'inquiétant, je poursuis ma fugue en longeant une forêt galerie pour ne pas manquer de supports refuge en cas de danger. Après quelques heures de progression craintive, la faim commence à me préoccuper. Je suis tenté de revenir vers les arbres fruitiers que je connais bien, remettant à plus tard mon envie d'aller vers les autres. Soudain une nuée de merles métalliques piaillants et bruyants attire mon attention sur un grand tas d'arachides. La salive à la gueule, je m'approche et j'identifie immédiatement le groupe d'hommes qui, à deux reprises déjà, avaient fait tomber sur moi un filet formé d'une sorte de lianes reliées entre elles, qui m'avait aplati au sol et totalement immobilisé. J'avais pu me goinfrer de ces délicieux fruits, mais au prix d'une piqure avec une sorte de très gros dard tenu à la main par l'un des hommes. Je les avais entendu crier « injecte-lui la Kétamine² ! » avant d'éprouver une intense sensation de sommeil, en même temps qu'une euphorique certitude d'être



capable de voler sans effort d'arbre en arbre. Ces hommes m'avaient ensuite relâché. Ils ne me font pas peur, il ne m'était rien arrivé de mal ; au contraire, j'avais bien mangé. J'avais même rêvé que je volais comme un oiseau.

L'enlèvement aux miens

Du perchoir le plus proche, je saute au sol, la queue en forme de point d'interrogation. Je me faufile sous le filet et m'installe sur le tas d'arachides. Contrairement à mes congénères patas et babouins qui ingurgitent les fruits en les projetant dans leur gueule tout en recrachant simultanément les cosses à une cadence effrénée, au point que l'on voit le tas diminuer à vue d'œil, moi, comme tous les singes verts, je choisis chaque arachide une à une, les frotte entre mes mains si elles sont trop poussiéreuses, et les décortique avec attention avant de croquer les graines avec délectation. J'en ferme les yeux de plaisir et m'assois sur mes callosités fessières pour me mettre en position plus

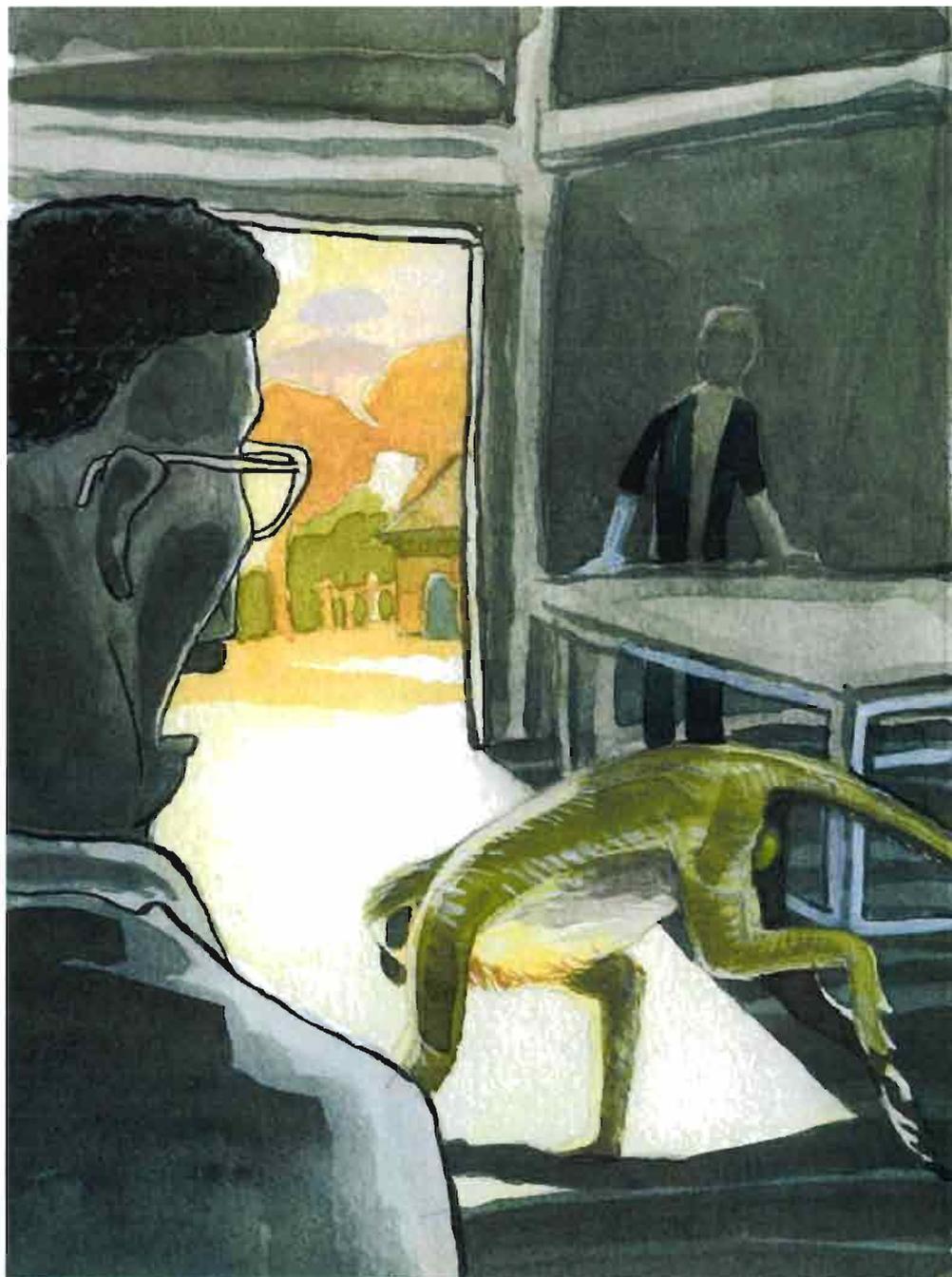
confortable. A ce moment précis, j'entends un bruit si insolite que je me fige en « *freezing*³ ». C'est une grave erreur. Comme les fois précédentes, le filet m'immobilise. Je rampe sous cet entrelacement jusqu'à me retrouver coincé au bord. Un homme s'approche de moi. Malgré mon recul instinctif, je ne peux l'empêcher de me piquer avec le même dard qui m'avait déjà anesthésié. Après quelques secondes, le monde bascule, le jour s'éteint comme dans un crépuscule anticipé et je m'endors.



Une transition de mondes

Dans un demi-sommeil, je ne perçois que l'inconfort d'être placé dans une enceinte close, les trépidations d'un transport, l'odeur infecte de gaz brûlés et les vocalisations modulées des hommes. Pendant un temps qui me paraît très long, peut-être deux jours et deux nuits, j'ai l'impression que ma vie est arrêtée, je sens l'urine, il fait très chaud et très sec, j'ai très soif et la tête plus lourde que lorsque nous mangeons des fruits fermentés. Enfin, vient le moment où les hommes me mettent dans un enclos plus grand. Au fil des heures, placé sur un support doux, et à l'ombre, je sens mes forces revenir mais j'ai la prudence de rester immobile, sur le flanc, dans la position où l'on

m'a allongé. Puis l'un des hommes entre dans l'enclos, en repoussant simplement la porte derrière lui, qu'un vent léger entrebâille aussitôt. Il s'agenouille près de moi, me soulève la paupière, et mets sur ma poitrine l'extrémité d'un appareil qu'il a fixé dans ses oreilles. Le moment que j'attends est là : il me parait un instant distrait, je lui mords un doigt avec mes dents pointues avec



autant de force que je peux. Au cri qu'il pousse en se reculant, je me relève d'un bond et file hors de la cage aussi vite que mes pattes me le permettent. En zigzagant parmi les hommes qui ont vu la scène de l'extérieur, je réussis à rejoindre la brousse toute proche, à grimper dans un arbre, puis à sauter dans un autre, puis d'arbre en arbre jusqu'à ce que ma face soit toute mouillée de sueur. Je suis sauvé, haletant, les muscles tétanisés, absolument isolé dans un environnement dont je perçois intuitivement qu'il n'a rien à voir avec celui que je connaissais et que j'ai laissé derrière moi.

Un nouvel habitat ?

Aurais-je donc vraiment volé pendant mon sommeil² ? Me voici ailleurs, dans un environnement qui d'emblée me paraît difficile à vivre. Il fait chaud et sec comme je ne l'ai jamais ressenti, et les plantes sont clairsemées, les arbres rares. Il me vient à l'idée que ce n'est pas un milieu qu'auraient apprécié les crabes. L'urgence est de boire. Par prudence, j'attends quand même la fin de l'après midi car l'absence de cachette au sol me paraît inquiétante. Puis, le soleil déclinant, je vois passer quelques chèvres, puis un âne, enfin des oiseaux qui convergent vers le même endroit, un point d'eau sans doute. Les ayant suivis, je trouve effectivement de l'eau dans une mare dont je bois de longues gorgées, accroupi dans la vase, les yeux et les oreilles en éveil. A peine réhydraté, ne voyant rien d'inquiétant, je m'enhardis dans l'eau turbide en restant debout dans la vase sur mes deux pattes postérieures, la queue en position haute pour ne pas la mouiller, l'extrémité dorée en



crose comme nous en avons l'habitude lorsque nous sommes inquiets et que nous devons le faire savoir aux autres membres de la bande tout en nous localisant dans les hautes herbes de la savane. Je réussis à cueillir des fleurs de nénuphar pour m'en nourrir. Un repas délicieux, compte-tenu des circonstances. Au sortir de l'eau, je m'essuie les mains pour les laver de la boue.

La rencontre du deuxième type

Soudain, je vois un groupe de singes verts sortir de la rive opposée, d'abord des mâles en éclaireurs puis des femelles. Je n'en connais personnellement aucun. Au début, ils ne font pas attention à moi qui reste à moitié dans l'eau, totalement immobile.



Puis une femelle croise mon regard, s'étrangle de surprise et émet aussitôt un caquètement d'alerte qui est repris en chœur par ses consœurs assises en arc de cercle. Un mâle, qui doit être le dominant — le scrotum est bleu vif — jaillit aussitôt des fourrés. Il a le poil plus jaune que vert et est bien plus grand que les mâles de chez nous. Il se positionne de profil en redressant la queue au dessus de son dos, ce qui le fait paraître encore plus grand! Vite, je regarde ailleurs et me retire de sa vue sans donner l'impression de fuir, le



temps de le laisser se calmer et rassurer les femelles et leurs petits serrés les unes contre les autres. Après un prudent détour, je reviens me percher sur un jujubier dont les feuilles me dissimulent à leur vue mais qui me permet de les observer, jusqu'à ce qu'ils se retirent. Rasséré, je picore dans les fruits murs placés à ma portée. Heureusement que la rencontre a eu lieu autour du point d'eau où la tolérance est de mise.

Une intégration sous réserve

Je m'habitue petit à petit à mon nouvel habitat. Dates et lieux de production des aliments ne m'apparaissent guère prévisibles. Il n'y a presque rien d'autre à manger que ces haricots d'Acacias du Nil. Au moins, depuis que je les consomme, l'impression douloureuse d'avoir des animaux vivants dans mon ventre a disparu⁴. Il pleut rarement, sûrement cinq fois moins que là où je suis né. La température dépasse souvent 45 degrés le jour et la sieste devient une obligation. Je suis souvent obligé de faire jusqu'à deux kilomètres pour manger autre chose que les haricots des acacias du Nil, même pour découvrir un acacia seyal et en manger les épines fraîches.

Je passe l'essentiel de ma journée à surveiller l'approche d'éventuels prédateurs car plus personne ne le fait pour moi. Je suis stressé, amaigri, et,

livré à moi-même, en grand manque d'épouillage. J'ai soif. Je me gratte énormément. Ne sachant plus où sont les miens, toute mon énergie vitale est orientée vers le moment de la rencontre avec la bande de singes verts qui sont des habitués de la mare. Au fil du temps, j'ai de moins en moins peur du mâle dominant qui semble m'accepter. J'affecte une attitude de grande modestie. Les femelles ne crient plus au scandale. Par son port de queue redressée déjetée, l'une d'entre elles semble m'inviter à la monte. Encore intimidé, pour m'intégrer, je lui conte fleurette.



Un jour, je suis autorisé à manger des jujubes avec eux sans me faire tancer. Puis, je deviens pour eux une sorte de cousin éloigné. Il me faut toutefois attendre d'être autorisé à partager l'épouillage pour pouvoir les suivre jusqu'à leur aire de repos nocturne. Je suis étonné qu'ils me laissent partager leur repas, eux qui n'ont rien. Chez nous, nous aurions affiché notre possession, affirmé et délimité notre territoire. J'ai une nouvelle famille et tout à apprendre de ses habitudes et de ses systèmes de communication. Les vocalisations par exemple sont presque les mêmes que chez moi mais n'ont pas toujours exactement le même sens. C'est une sorte de dialecte à apprendre même si les fondamentaux de la vocalisation sont les mêmes. Nécessité faisant loi, j'apprends et acquiers leur patois.



Une nuit agitée

Très vite, je comprends que ma bande, enfin celle dont je fais maintenant partie, est dominée par une bande voisine qui a établi ses quartiers sur les bords du Fleuve Sénégal. Comme ces voisins souhaitent utiliser en toute

liberté la berge pour leurs activités sociales crépusculaires, nous sommes contraints de nous percher de bonne heure sur nos arbres dortoirs qui jouxtent les leurs. Un groupe de cinq mâles particulièrement autoritaires et revêches patrouille chaque soir afin de vérifier que nous sommes tous branchés. Je me suis collé un peu à part, ce qui paraît convenir à tous, y compris au chef. Les femelles qui se sont perdues de vue depuis le matin au cours des prospections de la journée ont à peine le temps de se serrer dans les bras, de se frotter mutuellement la poitrine, de se renifler le cou et d'exprimer quelques *croii croii* de salutation, qu'elles doivent déjà regagner leur branche de nuitée. Les petits sous-groupes s'installent, éveillant ma curiosité que je dissimule en faisant semblant de faire le guetteur.



Au milieu de la nuit, les crapauds se taisent et les moustiques se posent. Ce calme réveille instantanément les plus endormis. Un éclair nous fige tandis qu'une énorme déflagration nous fait tous sursauter. Un vent puissant se lève, bientôt suivi par de grosses gouttes d'eau encore chaudes. Une pluie diluvienne tombe sur nous si fort qu'il faut renforcer nos appuis. J'essaie de me montrer utile quoique je n'en mène pas large. Nous nous serrons les uns aux autres, les poils mouillés, nos voisins se joignent à nous sans distinction de sexe ou de bande. Un peu avant l'aube, la pluie s'arrête d'un seul coup,

nous laissant hébétés et trempés. Toux et éternuements fusent de toutes parts. Nous nous rendons compte que, sous l'effet de la peur commune, les membres de nos deux bandes qui la veille au soir encore se défiaient, se sont réunis pendant la nuit. Je réalise aussi que personne ne fait particulièrement attention à moi : je suis définitivement intégré.



Le poste d'éclaireur

Dans ma précédente vie au Saloum, j'étais vigile, maintenant je suis éclaireur. Mon rôle consiste, lors de nos déplacements, à devancer la file de

mes nouveaux congénères pour m'assurer de l'absence de danger. A chaque traversée à risque, je me place bien en vue, sur une termitière ou tout autre support placé en hauteur. Un autre mâle au rôle identique au mien traverse en me faisant confiance si je ne manifeste aucune crainte, et se poste de l'autre côté du passage dangereux pour se mettre aussi en vigie. Rassurée, la bande traverse l'espace à découvert sans inquiétude. Il est très agréable de se sentir utile et important. Pourtant, il m'est arrivé de faire la garde pour rien, m'étant trompé sur l'itinéraire — décidé en fait par les femelles —, et de constater à ma grande confusion que personne ne m'a suivi. Pour ne pas perdre totalement la face, je me gratte furieusement comme si un parasite invisible m'avait soudain attaqué. Après avoir rejoint les femelles, je les dépasse sans me faire autrement remarquer et remplis de nouveau mon rôle d'éclaireur avec plus de bonheur.



Le prélèvement obligatoire et le gâchis utile

En partageant les activités quotidiennes de ma nouvelle tribu, je découvre que certains jours, le mil et le maïs cultivés par les hommes font partie du menu. Chaque jour, les jeunes humains, fatigués de chasser les mange-mil, ces oiseaux granivores qui ravagent leurs récoltes, avec des pierres ou en faisant du bruit avec des fouets ou des boîtes brillantes, font la sieste à l'heure la plus chaude, à l'ombre de petits abris en paille. Un de nos éclaireurs attend que tout soit calme, escalade sans bruit une des huttes, vérifie que son habitant dort, et se maintient en place en vérifiant autour de lui que tout est bien calme aux alentours. A ce signal, tous les membres de la bande chapardent le plus vite possible les épis les plus mûrs. Chacun a sa méthode. Moi, j'ai vite appris à en mettre un en travers de la gueule et à en prendre un

dans chaque main avant de rejoindre les autres pour manger tranquillement un peu plus loin. Les graines de céréales que nous laissons tomber dans notre domaine vital contribuent à l'extension de notre propre jardin.



Il nous arrive aussi de renoncer si les mâles les plus expérimentés flairent un piège. Un envol brusque d'oiseaux, un silence anormal, une odeur suspecte, suffisent à nous inquiéter.

La sieste collective

Plus il fait chaud et sec, et plus la sieste collective s'impose. Pour économiser nos forces, nous nous logeons dans un petit bouquet d'arbres, chacun se plaçant en fonction de son statut dans la bande et ses habitudes de confort. Les cas litigieux sont réglés par de courts affrontements, le moins certain de

son bon droit abandonnant vite la place convoitée. Dans une demi-torpeur, nous somnolons en battant de temps en temps des paupières. Certains veillent, d'autres vont jusqu'au sommeil assorti de rêves. Il m'arrive assez souvent de me remémorer la chasse aux crabes, probablement parce que c'est une denrée inconnue ici. Au sortir d'un cauchemar, la femelle plus encline que les autres a accepté de s'asseoir près de moi et met sa main sur ma tête pour me calmer, comme nous le faisons d'habitude pour rassurer les enfants apeurés.



La chaleur diminuant et l'appétit revenant, certains d'entre nous lancent de faibles *cro cro* d'inter localisation qui veulent dire le plus souvent « Je suis là, moi ça va ! Tu es là ? Toi ça va ? ». Toutefois, à la fin d'une phase de repos, il faut comprendre en plus « Allons-y, en route ! ». Assez vite, ces vocalisations sont reprises par d'autres, puis en chœur, jusqu'à ce que, le quorum atteint, la bande se mette en route, à moins qu'une femelle dominante n'émette un puissant *cracracracracra* impératif qui force notre adhésion. Nous partons alors en quête de nourriture, d'abord en file indienne, puis en nous séparant en sous-groupes dispersés.

Le partage des ressources ou le partage de la misère ?

Le nombre d'espèces végétales différentes de l'endroit où nous vivons ne dépasse pas 45 et comprend moins d'une dizaine d'arbres. Ma nouvelle bande consomme à peine 20 espèces différentes. Lorsque les fruits sont peu nombreux ou d'accès limité, comme dans un tamarinier, un *Piliostigma* aux gousses gigantesques, ou tout autre arbre isolé portant encore des fruits comestibles, la file d'attente est de rigueur. Comme la place est limitée, nous attendons notre tour en faisant la queue en petits groupes, ce qui est nouveau pour moi. Ceux qui sont les premiers se dépêchent de manger pour libérer la place. Le mâle dominant du sous-groupe, à l'écoute de l'impatience des femelles du sous-groupe suivant, nous fait tous comprendre qu'il est temps de libérer la place en secouant vigoureusement la cime de l'arbre. Je décampe aussitôt et retiens la leçon. L'art de vivre ici, à proximité de Podor, est de manger chacun son tour, vite et en gâchant beaucoup, ce qui tombe des arbres étant disponible pour les plus faibles ou les moins valides.

Lorsqu'exceptionnellement les fruits sont très abondants, comme dans une jujuberaie située aux limites de notre domaine vital, il arrive que nous nous retrouvions à plusieurs bandes. Nous pouvons nous rassembler à plus de 400 individus, parfois mélangés, sans agressivité, sans même hausser un peu le ton. Chez moi, au Sud, ce partage d'une richesse ponctuelle et localisée aurait été inacceptable. Chacun des chefs de bande aurait, pour le moins, émis son puissant cri territorial ! Autre habitat, autre culture.

La chasse aux criquets

Pour compléter le repas, j'ai pris l'habitude de faire la chasse aux criquets, spécialement à ceux qui se perchent. Elle se fait dans les chaumes sous un soleil si violent que les enfants ne peuvent le supporter. J'ai vite remarqué que les criquets avaient tendance à se dissimuler à ma vue en tournant autour de la tige de graminée qui leur sert de support. Aussi ai-je pris l'habitude d'avancer doucement la main gauche pour les encourager à se déplacer du côté opposé, pour les happer d'un seul coup avec ma main droite qu'ils n'avaient pas vu venir. Comme les autres de la bande, j'enlève les ailes quand elles me paraissent un peu dures. Quand le choix est possible, j'attrape plutôt les grands criquets arboricoles car ce sont des femelles qui contiennent des œufs. En revanche, les criquets mâles sont moins riches en graisse et moins goûteux. En période de pullulation, nous en mangeons parfois tant que nos crottes sont composées exclusivement des cuticules de criquets que nous ne digérons pas.



Ces friandises protéinées nous donnent soif. Et nous obligent à rejoindre les bords du fleuve bien que la plupart des membres de la bande n'aient pas l'eau. Les plus rassurés sont ceux qui trouvent une branche d'un arbre de la rive qui va plonger dans l'eau loin du bord. Les autres doivent boire à partir de la berge dans une position de grande vulnérabilité ou même entrer dans la vase en grande inquiétude. Pour ma part, je suis moins stressé car j'ai appris à nager dès mon enfance dans les bras de mer de la mangrove de mon enfance, très loin dans le Sud.

Et maintenant le froid en plus !

Après la saison chaude et sèche, déjà pénible pour nous Singes verts, voici la saison fraîche et toujours sèche. Par grand froid comme ce matin, la rosée que nous léchions au petit matin pour nous réhydrater est croquante au lieu d'être liquide. Blottis les uns contre les autres, lovés en haut des arbres, nous attendons chaque aube avec patience. Il faut encore trois heures pour que la température ambiante monte de 10 °C. C'est mieux, mais insuffisant pour avoir beaucoup d'activité. Les enfants ont faim et bousculent leurs mères dont le lait s'est tari. Tant pis, ils têtent à vide ; une tétée de confort, histoire de retrouver la quiétude liée à de douces sensations. Les mères regardent

ailleurs, gênées. Elles mettent la main sur la tête des jeunes pour les calmer, et si cela ne suffit pas, les tantes et les sœurs viennent en renfort pour les épouiller. Et puis vient le moment des bains de soleil au centre des clairières. Les jeunes gambadent et trouvent toujours un peu de nourriture : une araignée frigorifiée sans réaction sous une pierre, une repousse, une chenille sous l'écorce, un rameau encore tendre, des restes d'écume séchée de la précédente crue du fleuve Sénégal accrochés à deux mètres de haut, une crotte d'oiseau, peu goûteuse mais utile au moins pour les sels minéraux.



Vers 10 heures, à 30°C, il fait bon. C'est le moment de s'inquiéter du repas. La progression s'organise sous l'œil vigilant des dominants, avec l'appui des vigiles, pour une tournée complète des ressources alimentaires que nous savons encore disponibles à cette saison. La question est : vaut-il mieux faire les petites boutiques proches où nous avons la certitude de trouver de la nourriture, mais en faible quantité, ou bien convient-il de tenter d'aller au supermarché éloigné pour avoir une chance de tomber sur un approvisionnement important au risque de le trouver fermé ?

Pour une poignée de mangues

Un jour pas comme les autres, sous les yeux d'une de nos sentinelles, passe un âne tirant une charrette surchargée de mangues bien mûres. Un caillou sur le chemin et la roue se rompt. L'énorme chargement tombe à terre. Aussitôt avertis par les vocalisations de nos vigiles, nous suivons la scène avec intérêt. Après avoir longtemps hésité, l'homme charge la roue cassée sur l'âne, et disparaît au loin. Les plus volontaires d'entre nous courrons à toutes pattes vers ce don providentiel. La première mangue vers laquelle je tends la main est d'un bel orange et tendre au toucher. D'un coup de dent, je tranche la peau, laissant exprimer dans ma gueule un jus délicieux. Trois journées entières, nous nous goinfrons de ces fruits délicieux, que nous considérons maintenant un peu comme « les nôtres » : ne sont-ils pas tombés sur notre domaine vital ?



Attirés par nos vocalisations de satisfaction, la bande dominante voisine s'est approchée un peu plus chaque jour de cette manne. En ce quatrième jour, ils viennent ostensiblement partager le repas, comme cela est la tradition ici. Mon sang encore étranger ne fait qu'un tour. J'émetts l'aboïement territorial, comme on le fait chez nous au Sud, en lieu et place du chef qui est ailleurs, plus par réflexe que par calcul. Ce cri fort signifie chez nous « Je suis chez moi, cette terre, dont ces fruits, sont ma propriété ». Mal m'en prend. J'ai outrepassé mes droits de mâle dominé. Immédiatement, je vois le chef en titre, qui était en train de manger mais qui ne peut crier la bouche pleine, vider frénétiquement ses poches buccales remplies de nourriture en

poussant sur le bas des joues du revers des mains. Il émet alors une terrible vocalisation territoriale qui paralyse tout mon être et fait décamper les chèvres. Son cri me bloque le larynx : plus un son ne m'échappe. Mais je n'arrive pas pour autant à contenir le souffle de mes inspirations expirations forcées, non plus que le gonflement rythmé de mes joues au passage de l'air de mes poumons. Je sais immédiatement que j'ai eu tort et me fais le plus discret possible. Heureusement, toute l'attention du chef est accaparée par l'autre bande concurrente qui s'approche vraiment trop des mangues. Encouragés par la vocalisation du chef qu'il émet pour la première fois — il ne savait même pas qu'il en était capable —, tous mes congénères se mettent en ligne pour faire front aux intrus. Mâles et femelles, indépendamment de notre statut social, nous nous engageons dans des démonstrations de parades latérales d'intimidation, redressant la queue au dessus de la tête pour paraître plus grands, secouant furieusement les branchages d'arbres et d'arbustes pour paraître plus menaçants et organisant des chasses-poursuites en coalitions à trois contre un. Le tout accompagné des grognements des mâles, des caquètements des femelles et des couinements stridents des enfants. Ils s'enfuient. Pour la première fois, nous, ceux de la bande dominée, avons repoussé nos voisins dominants. La tradition du partage chez ma bande adoptante a montré ses limites, une exceptionnelle source ponctuelle de richesse suffit à la mettre en doute !

Le soir tombe ; les adultes partagent les meilleurs morceaux sur place et les plus jeunes mangent les restes.

Une entrée difficile en saison des pluies

Un mois de soleil sans pluie a tout brûlé. La gomme arabique des *Acacia senegal* qui nous servait de friandise a durci et a pris un goût amer. A l'ombre, la température monte jusqu'à 57°C. Nous sommes tous efflanqués, le poil rêche, les os du bassin saillants. La situation est grave. Rares sont les femelles qui ont conçu. Auraient-elles mis bas, elles ne seraient pas parvenues à nourrir convenablement leurs petits, le lait de leurs mamelles s'étant tari. Certaines ont enfanté de mort-nés, immédiatement momifiés par l'air ambiant très sec. Deux enfants seulement sont nés vivants. Une femelle de fécondité exceptionnelle a mis bas en janvier et ce mois-ci, en juillet, mais le dernier nouveau né est prématuré et ne vit que quelques heures. Malgré tout, la mère ne peut se résoudre à l'abandonner pendant trois jours. Elle tient son bébé mort dans sa main et l'approche de temps de ses deux tétons jointifs comme s'il pouvait encore boire son lait. Pour la consoler, nous recourons à

l'épouillage et aux atouchements de sympathie, ponctués de *crocro* pour accroître notre cohésion.



Un vieux mâle devient aveugle pendant quelques jours par manque de vitamine A. Il se heurte si souvent à des obstacles que son front est ensanglanté. Il perçoit les arbres par la différence de température entre ombre et lumière, mais ne peut repérer les branches. Toute une journée, il saute en l'air, mais à côté des arbres, pour nous rejoindre pendant la sieste. Il ne peut nous suivre malgré nos vocalisations répétées dans l'arbre perchoir. Nous ne le reverrons plus.

Comme nous sommes maintenant obligés de chercher de la nourriture même aux heures les plus chaudes, ce que les enfants ne pourraient pas supporter, les femelles s'organisent entre elles pour la garde des enfants. Elles choisissent un des rares arbres à liane qui nous offre un feuillage ombragé pour en faire une crèche, d'ailleurs ouverte aux enfants d'autres bandes quand c'est nécessaire. Deux ou trois femelles dévouées, parfois de bandes différentes, gardent jusqu'à deux ou trois douzaines d'enfants en se relayant pour aller boire. Lorsque l'une d'entre elles est de retour, elle se poste au pied

de l'arbre pour signaler sa présence en émettant une variante de *cocrocro* de cohésion pour affirmer sa disponibilité. La femelle en service de garde descend alors, généralement suivie par quelques jeunes anxieux de s'échapper de la crèche. Il faut toute la puissance de conviction de la femelle arrivante et les appels des enfants restés perchés pour que ces turbulents remontent dans l'arbre rejoindre leurs camarades du même âge.

Du rat sous la dent

Une invasion de rats du Nil, les terribles *Arvicantis niloticus*, nous surprend par son ampleur. Ces rongeurs mangent tout ce qui nous est comestible, aussi n'avons nous donc pas d'autre issue que de devenir mangeur de rats. La technique de chasse varie : certains des nôtres opèrent comme des chiens : ils déambulent le long des fentes de retrait dans les mares argileuses à sec, le nez au sol, car nous savons que les rats s'y réfugient durant la journée. Une fois le rat repéré, il reste à agrandir la fente pour s'en emparer, ce qui est fatigant. Ma technique est différente, peut-être par ce que j'ai eu d'autres habitudes de paresse dans ma jeunesse. Au lieu de faire ma sieste en haut des arbres, je me poste discrètement sur une branche tombée au sol tout en observant d'un œil la circulation des rongeurs dans les tunnels qu'ils ont formé dans l'herbe sèche. Au moindre mouvement significatif, je saute sur lui, l'immobilise de mes deux mains et le tue net avec mes canines coupantes. Pour le finir, je coupe la tête et dépiaute ma proie en retournant sa fourrure à l'envers. Ma méthode est plagiée par d'autres qui préfèrent ouvrir l'anus et arracher la fourrure dans l'autre sens. Le résultat est le même : 125 grammes de bonne viande suffisante pour trois. Le chasseur se réserve les parties les plus nobles que sont les muscles. Les deux autres récupèrent les intestins et la peau tombés au sol.

Certains grands mâles n'hésitent pas à enfourner le rat entier en gueule en commençant par la tête et à se donner en spectacle en le mâchant lentement et patiemment. Longtemps, la queue du rat pend hors de la bouche, excitant les glandes salivaires de ceux qui ne profitent pas du festin.

Faute de rats, des tourterelles

Nous devenons des chasseurs de rats de plus en plus efficaces. Mais les proies se font rares. Il nous faut trouver une alimentation de substitution, car les rats n'ont rien laissé.



Une idée nous est venue en regardant un petit groupe de tourterelles se rassembler au niveau des branches les plus fines d'un Acacia du Nil proche de notre dortoir. Ma stratégie première est très simple : sauter dans le tas, en espérant que quelques tourterelles paniquées auraient leur envol contrarié par les branches fines entrelacées. Après plusieurs essais, j'en attrape une toute palpitante que je fais passer de vie à trépas en m'inspirant de la technique anti-rats. D'autres congénères m'imitent. Les plus jeunes et les plus légers tentent leur chance en progressant assis sur les plus fines branches, hors d'atteinte pour nous à cause de notre poids, par de petits mouvements des callosités fessières, tout en donnant l'impression de regarder ailleurs jusqu'à ce qu'une tourterelle soit à portée de main. Il faut les voir nous narguer de leurs regards suspicieux, nous les trop lourds, quand ils plument leurs prises en prenant garde de ne pas descendre au sol pour ne pas partager. A notre grande frustration.



La capture en vol des petits Calaos à bec rouge n'est pas impossible. J'en ai goûté un, que le reste de la bande m'a envié. La moitié de mon plaisir est d'ailleurs venu de là. En revanche, je n'ai eu aucune chance de goûter au lapereau que d'autres avaient capturé, et je n'ai encore vu aucun de mes congénères attraper le rapide petit Calao à bec noir. Je n'ai pas non plus réussi à détecter les cocons déshydratés de protoptères⁵ que mes congénères consomment avec avidité quand ils en trouvent.

Une pluie qui change tout

Depuis plusieurs jours, de lourds nuages viennent du Sud, chaque jour un peu plus nombreux, un peu plus gris, un peu plus bas. Nos narines frissonnent sous l'odeur d'air et de terre humides portée par le vent. Il a plu ailleurs, il va pleuvoir ici. Nous attendons en regardant de plus en plus souvent le ciel. Nous savons que la belle saison des Singes verts va revenir. Et puis un jour, l'eau du ciel recouvre la terre, abreuve les dunes pelées. La crue du fleuve Sénégal inonde notre habitat : les mares de nouveau remplies nous procureront bientôt des nénuphars.

Pour ma part, j'aimerais bien fonder une famille et améliorer mon statut social au sein de la bande. D'un œil qui se veut distrait, je regarde les femelles qui me semblent assez disponibles, les mâles qui s'en occupent plus ou moins, les adolescents qui pourraient avoir des velléités concurrentes et le chef qui paraît toujours vaillant, entouré de ses favorites. Je ne pense plus que très rarement à ma bande de naissance ; c'est dans celle-ci que je veux maintenant me réaliser. Presque malgré moi, je me rapproche subrepticement de la femelle aguichante qui avait été indulgente à notre première rencontre, à la mare aux nénuphars. Histoire de se *groomer*, de se toiletter donc, et plus si affinité.

S'il pleut l'année prochaine.



Pour en savoir plus

Vulgarisation

- Adie F, Galat-Luong A, Galat G, illustration Luong TM. 1997. *Les grands Mammifères du Niokolo-Badiar*. FED No 4213/REG & Anh Galat-Luong Eds. Belancor, Rueil-Malmaison. 100p. (Recommandé par *Lonely Planet West Africa Guide* 1999).
- Bentaleb R, Bouyer J, Camus E, Charbonnier G, Debernard J-F, De La Rocque S, Duvallet G, Jacquemin J-L, Kareme H, Lancelot R, Launois M, Laveissiere G, Luong TM, Tranier M. 2008. *Journal intime d'une mouche tsé-tsé*. Cirad. Soulié Frontignan. 55p.
- Boulard P, Benoit M, Chevillotte H, Deligeorges S., Diop A, Duplantier J -M, Galat G, Galat-Luong A, Pichon G, Luong TM. 1993. *En Pays Tenda, le Parc National du Niokolo Koba*. UICN - Direction des Parcs Nationaux du Sénégal - Ministère de l'Environnement et de la Protection de la Nature du Sénégal - ORSTOM. 16p.
- Galat G. 1989. Vivre en bandes et survivre. *Nature et Faune (FAO)*. 5 (2): 14-27.
- Galat G, Galat-Luong A. 1997. Circulation des virus en milieu tropical, socio-écologie des Primates et équilibre des écosystèmes. *Cahiers santé* 7 (2) : 81-87.
- Galat G, Galat-Luong A Conseil scientifique, illustration Luong TM. 1999. *Les tortues du Sénégal. Les connaître et les protéger. Mbonaatu Sénégal. Gën leen na xam ngir gën leen a mēna aar*. Affiche. Quadrichromie. Union européenne ed.
- Galat G, Galat-Luong A, Pichon G, illustration Luong TM. 1997. *Niokolo-Badiar*. FED No 4213/REG & ORSTOM Eds. Belancor, Rueil-Malmaison. 20p. (Recommandé par *Lonely Planet West Africa Guide* 2003).
- Galat G, Galat-Luong A, Pichon G, Mboup S, Rey J-L, illustration Luong TM. 1993. Des singes et des rétrovirus. *ORSTOM actualités* 40: 13-20.
- Galat-Luong A. Illustration Luong TM. 1991. *Les Primates au Sénégal*. Affiche 43 x 65cm. Quadrichromie. ORSTOM Editions, Paris.
- Galat-Luong A, illustration Luong TM. 2001. *Chimpanzés en liberté*. Affiche 50 x 70. Quadrichromie. SPEFS Sarl, Anh GALAT-LUONG & @nimalSc00p eds. Paris.
- Galat-Luong A, illustration Luong TM. 2001. *Les aventures de Gonolek et Barbican : Les Colobes bais*. Bande dessinée. Quadrichromie. Anh Galat-Luong et SPEFS Sarl eds. Paris. 4p
- Galat-Luong A, Launois M, Treca B. 1994. L'Ornithologue, le Primatologue et le Criquet pèlerin. *SAS 94 - Surveillance des acridiens au Sahel*. 1: 6.
- Grouzis M, Treca B, Galat-Luong A, Faye EH. Illustration Luong TM. 1997. *Le sentier écologique de la réserve de Mbour, Sénégal*. ORSTOM - DPNS - UICN eds. Belancor, Rueil-Malmaison. 50p.
- Labouze A, Clarke R, Image Galat G pro parte. 1996. *L'espoir qui venait des singes*. Reportage TV. Têtes chercheuses. Coproduction: Cinquième - CNDP - Gédéon - CNRS audiovisuel - ORSTOM audiovisuel. Soutien: Centre national de Cinématographie. Participation : Ministère de l'Education nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche; Secrétariat d'Etat à la Recherche; Ministère des Affaires étrangères. (*Prix des dix meilleurs films au Festival International du Film Médical 1996*, premier des dix, meilleur film scientifique).
- Launois M, Charbonnier G, illustration Luong TM. 2005. *Journal intime d'un ornithorynque*. Cirasti - Poitou Charentes. Cirad. Soulié Frontignan. 44p.

- Tumbarello S, Fischer X, Galat-Luong A, Galat G. 1995. *Jonathan et les Colobes bairés*. Reportage TV, Chippangali - France 2.
- Tumbarello S, Fischer X, Galat-Luong A, Galat G. 1995. *Julie et les Singes verts*. Reportage TV, Chippangali - France 2.
- Tumbarello S, Fischer X, Galat-Luong A, Galat G. 1995. *Laurent et le comptage des animaux*. Reportage TV, Chippangali - France 2.

Revue et ouvrages scientifiques

Ecologie et comportement

- Bourlière F, Morel G, Galat G. 1976. Les grands mammifères de la basse vallée du Sénégal et leurs saisons de reproduction. *Mammalia*, 40 (3): 401-412.
- Ellenberg H, Galat-Luong A, Von Maydel H-J, Mühlenberg M, Panzer KF, Schmidt-Lorenz RS, Sumser M, Szolnoki TW. 1988. *Pirang. Ecological Investigations in a Forest Island in the Gambia*. Stiftung Walderhaltung in Afrika, Hamburg, und Bundesforschungsanstalt für Forst- und Holzwirtschaft, Hamburg, Warnke Verlag, Reinbek, 324p.
- Galat G. 1975. *Eco-éthologie de Cercopithecus aethiops sabaeus en limite d'aire de répartition au Sénégal*. Diplôme ORSTOM, Dakar. 219p.
- Galat G. 1983. *Socio-écologie du Singe vert (Cercopithecus aethiops sabaeus), en référence de quatre Cercopithécinés forestiers sympatriques (Cercopithecus atys, Cercopithecus campbelli, C. diana, C. petaurista) d'Afrique de l'Ouest*. Thèse de Doctorat d'Etat, Université Pierre et Marie Curie, Paris VI, 500 p.
- Galat G. 1996. Primates socio - ecology, Ecosystem balance and virus circulation. *Folia Primatologica*. 67 (2) : 94.
- Galat G. 2003. La biodiversité de la grande faune du Sénégal oriental : une richesse à préserver et à exploiter. In : *Potentialités, contraintes et systèmes d'exploitation au Sénégal Oriental et en Haute Casamance*. CD-ROM. Direction du Développement Rural/Sodefitec-Université Cheikh Anta Diop eds. Dakar.
- Galat G, Galat-Luong A. 1976. La colonisation de la mangrove par *Cercopithecus aethiops sabaeus* au Sénégal. *Revue d'Ecologie (Terre et Vie)*, 30 (1): 3-30.
- Galat G, Galat-Luong A. 1977. Démographie et régime alimentaire d'une troupe de *Cercopithecus aethiops sabaeus* en habitat marginal au Nord Sénégal. *Revue d'Ecologie (Terre et Vie)*, 31: 557-577.
- Galat G, Galat-Luong A. 1978. Diet of green monkeys (*Cercopithecus aethiops sabaeus*) in Senegal. In: *Recent Advances in Primate Behaviour*. D.J. Chivers and J. Herbert eds. London, Cambridge. Academic Press. N. Y. : 257-258.
- Galat G, Galat-Luong A. Sous presse, 2012. *Chlorocebus sabaeus*. In : *The Mammals of Africa. Vol. 2. Primates*. TM Butynski, J Kingdon & J Kalina eds. Bloomsbury Publishing (London). 2000p.
- Galat G, Galat-Luong A, Benoit M, Chevillotte H, Diop A, Duplantier J-M, Pichon G. 1994. Primates density in the Niokolo Koba National Park, Senegal. *Folia Primatologica*. 62 (4): 197.
- Galat G, Galat-Luong A, Nizinski G. 2009. L'impact du changement climatique sur les variations des populations de grands vertébrés à leur extrême limite de répartition est-il fonction de leurs régimes alimentaires ? *Geographia Technica* Numéro spécial : 205-210.
- Galat G, Galat-Luong A, Nizinski G. 2011. Diet preferences of a Western Giant's (Lord Derby's) Eland group in a Sahelian dry habitat. *Animal Biology*. 61: 485-492.
- Galat-Luong A. 1983. *Socio-écologie de trois Colobes sympatriques, Colobus badius, C. polykomos et C. verus du Parc National de Taï, Côte d'Ivoire*. Thèse de Doctorat. Université Pierre et Marie Curie, Paris VI. ORSTOM Paris 226 p.

- Galat-Luong A. 1984. L'utilisation spontanée d'outils pour le toilettage chez des Cercopithécins captifs. *Revue d'Ecologie (Terre et Vie)*. 39: 231-236.
- Galat-Luong A. 1988. Monkeys in the Pirang forest. In: *Pirang. Ecological Investigations in a Forest Island in the Gambia*. Ellenberg, H., Galat-Luong, A., Von Maydel, H. -J., Mühlenberg, M., Panzer, K. F., Schmidt-Lorenz, R. S., Sumser, M., Szolnoki, T. W. Eds. Stiftung Walderhaltung in Afrika, Hamburg, und Bundesforschungsanstalt für Forst- und Holzwirtschaft, Hamburg, Warnke Verlag, Reinbek: 187-208.
- Galat-Luong A. 1991. Proies inhabituelles pour le Patas d'Afrique de l'Ouest (*Erythrocebus patas patas*). *Revue d'Ecologie (Terre et Vie)*. 46 (1): 83-84.
- Galat-Luong A. 1995. Du statut et de l'avenir des Primates au Sénégal. *African Primates*. 1 (1): 12-13.
- Galat-Luong A. 1997. Les mammifères de la réserve. In: *Le sentier écologique de la réserve de Mbour, Sénégal*. ORSTOM - DPNS - UICN Ed.: 37-45.
- Galat-Luong A. 2000. Gestion de la diversité biologique. In : *Vers une gestion durable des plaines d'inondation sahéliennes*. Groupe d'experts des plaines d'inondation sahéliennes. UICN, Gland, Suisse et Cambridge, UK. : 100-103.
- Galat-Luong A. 2003. La perception de la faune sauvage du Sénégal oriental par les populations résidentes : des potentialités pour une gestion durable. In : *Potentialités, contraintes et systèmes d'exploitation au Sénégal Oriental et en Haute Casamance*. CD-ROM. Direction du Développement Rural/Sodefitex-Université Cheikh Anta Diop eds. Dakar.
- Galat-Luong A, Galat G. 2003. La ressource grande faune terrestre du Sénégal oriental : ses potentialités, ses contraintes. Fichier pdf 96p. In : *Potentialités, contraintes et systèmes d'exploitation au Sénégal Oriental et en Haute Casamance*. CD-ROM. Direction du Développement Rural/Sodefitex-Université Cheikh Anta Diop eds. Dakar.
- Galat-Luong A, Galat G. 2005. Conservation and survival adaptations of the Temminck's red colobus, (*Procolobus badius temmincki*), in Senegal. *International Journal of Primatology*, 26 (3): 585-603.
- Galat-Luong A, Galat G. 2007. Influence de l'anthropisation sur la répartition de la grande faune. La mangrove, un milieu refuge. Résumé. In : *Quelles aires protégées pour l'Afrique de l'Ouest ? Conservation de la biodiversité et développement*. Fournier A., Sinsin B., Mensah G. A., Eds. CD Rom Collection : Colloques et séminaires. IRD. Paris : 527.
- Galat-Luong A, Galat G. 2007. Proximité des aires protégées et perception du tourisme et de l'exploitation de la faune par les populations résidentes. In : *Quelles aires protégées pour l'Afrique de l'Ouest ? Conservation de la biodiversité et développement*. Fournier A., Sinsin B., Mensah G. A., Eds. CD Rom Collection : Colloques et séminaires. IRD. Paris : 458-467, 528.
- Galat-Luong A, Galat G, Durand J-P, Pourrut X. 1996. Sexual weight dimorphism and social organisation in Green and Patas monkeys in Senegal. *Folia Primatologica*. 67 (2): 92-93.
- Galat-Luong A, Jaffe KE, Galat G. 2011. *Cercopithecus aethiops sabaesus*. In: *All the World's Primates (www.alltheworldsprimates.org)*. Primate Conservation, Inc.
- Galat-Luong A, Jaffe KE, Galat G. Sous presse, 2012. *Cercopithecus aethiops sabaesus*. In: *All the World's Primates*. Primate Conservation, Inc.
- Lucotte G, Gaudreau C, Galat G, Galat-Luong A. 1982. Polymorphisme électrophorétique des différentes sous-espèces de *Cercopithecus aethiops*. *Folia Primatologica*. 38: 183-195.
- Mühlenberg M, Galat-Luong A, Poilecot P, Steinhauer-Burkart B, Kühn I. 1990. L'importance des îlots forestiers de savane humide pour la conservation de la faune de forêt dense. *Revue d'Ecologie (Terre et Vie)*, 45: 40-57.
- Nizinski JJ, Galat G, Galat-Luong A. 2009. Aspects bioclimatologiques de la nécrose corticale de l'hévéa en Côte d'Ivoire. *Geographia Technica*, (no spécial) : 355-360.
- Nizinski JJ, Galat G, Galat-Luong A. 2010. Climate change and sustainability of Eucalyptus plantations in the Kouilou basin (Congo-Brazzaville). In : *Continents under climate change : conference on the occasion of the 200th anniversary of the Humboldt-Universität zu Berlin* :

abstracts of lectures and posters of the conference. Endlicher W, Gerstengarbe FW eds., Berlin : 75.

- Nizinski JJ, Galat G, Galat-Luong A. 2010. Etude et modélisation de l'évapotranspiration des couverts végétaux cas d'une savane et d'une plantation. In: Vincent Dubreuil, Olivier Planchon, Hervé Quenol et Valérie Bonnardot eds. *Actes du Colloque Risques et changement climatique, XXIIIe Colloque de l'A I C.* LETG (UMR 6554 CNRS), Université Européenne de Bretagne, Rennes 2, Rennes : 451-456.
- Nizinski JJ, Galat G, Galat-Luong A. 2010. Interest using the Bowen-ratio method to study the actual evapotranspiration of the savannah in the climate change context (The Kouilou basin, Congo-Brazzaville). In : *Continents under climate change : conference on the occasion of the 200th anniversary of the Humboldt-Universität zu Berlin : abstracts of lectures and posters of the conference.* Endlicher W, Gerstengarbe FW eds., Berlin : 76.
- Nizinski JJ, Galat G, Galat-Luong A. 2011. Bioclimatological analysis of the bark necrotic rubber tree in Côte d'Ivoire plantations. *Russian Agricultural Sciences*, 37 : 58-67.
- Nizinski JJ, Galat G, Galat-Luong A. 2011. Water balance and sustainability of eucalyptus plantations in the Kouilou basin (Congo-Brazzaville). *Russian Journal of Ecology*, 42 (4): 305-314.
- Nizinski J, Galat-Luong A, Galat G, Lhomme J-P. 2010. L'intérêt de l'utilisation in situ des micropsychromètres de Dixon-Tyree en bioclimatologie : cas d'une plantation d'hévéa en Côte d'Ivoire. *Climatologie*, 7 : 109-121.
- Nizinski JJ, Luong-Galat A, Galat G, Dingkuhn M, Fabre D. 2009. Evapotranspiration réelle et résistance du couvert d'une savane à *Loudetia arundinacea* (bassin du Kouilou, Congo-Brazzaville). *Climatologie*, 6 : 33-45.
- Nizinski JJ, Morand D, Loumeto J-J, Galat-Luong A, Galat G. 2008. Bilan hydrique comparé d'une savane et d'une plantation dans le bassin du Kouilou (Congo-Brazzaville), *Climatologie*, 5 : 99-112.

Biomédical

- Bibollet-Ruche F, Brengues C, Galat-Luong A, Galat G, Pourrut X, Vidal N, Veas F, Durand J-P, Cuny G. 1997. Genetic diversity of Simian Immunodeficiency Viruses from West African Green Monkeys: evidence of multiple genotypes within populations of the same geographical locale. *Journal of Virology*. 71 (1): 307-313.
- Bibollet-Ruche F, Cuny G, Pourrut X, Brengues C, Galat-Luong A, Galat G, Delaporte E. 1998. Multiple spliced Env and NEF transcripts of simian immunodeficiency virus from West African green monkey (SIV_{agm-sab}). *AIDS Research and Human Retroviruses*. 14 (6): 515-519.
- Bibollet-Ruche F, Galat-Luong A, Cuny G, Sarni-Manchado P, Galat G, Durand J-P, Pourrut X, Veas F. 1996. Simian Immunodeficiency Virus infection in a patas monkey (*Erythrocebus patas*): evidence for cross-species transmission from African green monkeys (*Cercopithecus aethiops sabaues*) in the wild. *Journal of General Virology* 77: 773-781.
- Durand J-P, Tuppin P, Maison P, Galat G, Galat-Luong A, Jeannel D, De The G. 1995. Increased risk for a second retroviral infection (SIV or STLV Type I) for wild African Green Monkeys already infected by one retrovirus in Senegal (West Africa). *AIDS Research and Human Retroviruses* 11 (8): 985-988.
- Galat G, Pourrut X, Galat-Luong A, Mboup S, Peeters M, Durand S, Benard P. 1998. SIV infection and proteinaemia in wild green monkeys in Senegal. *Folia Primatologica*. 69 (1): 54-55.
- Galat G, Pourrut X, Galat-Luong A. 1996. High probability of interspecific transmission of SIV from Green to Patas monkeys in the Wild. *Folia Primatologica*. 67 (2) : 90-91.
- Galat-Luong A, Bibollet-Ruche F, Galat G, Veas F, Cuny G. 1996. Interspecific transmission of SIV from Green to Patas monkey: molecular evidence. *Folia Primatologica*. 67 (2): 92.

- Galat-Luong A, Galat G. 1997. Le SIDA. Epidémiologie des rétrovirus chez les Primates. *In : 50 années de recherches en coopération au Sénégal*. ORSTOM Dakar : 218-219.
- Jubier-Maurin V, Sarni-Manchado P, Veas F, Vidal N, Bibollet-Ruche F, Durand J-P, Galat-Luong A, Cuny G. 1995. Regulatory genes of Simian Immunodeficiency Viruses from West African green monkeys (*Cercopithecus aethiops sabæus*). *Journal of Virology* 69 (11): 7349-7353.
- Michel J-F, Galat-Luong A, Galat G, Pourrut X, Benard P. 1996. Intestinal parasites in three monkey species in Senegal: preliminary results. *Folia Primatologica*. 67 (2) : 100.
- Pichon G, Galat-Luong A. 1994. SIV epidemiological modeling, Preliminary results. *Folia Primatologica*. 62 (4): 206-207.
- Saksena NK, Herve V, Durand J-P, Le Guenno B, Diop O, Digoutte J-P, Mathiot C, Muller MC, Love JL, Dube S, Sherman MP, Benz PM, Erensoy S, Galat-Luong A, Galat G, Paul B, Dube DK, Barre-Sinoussi F, Poiesz BJ. 1994. Seroepidemiologic, molecular and phylogenetic analyses of simian T-cell leukemia viruses (STLV-I) from various naturally infected monkey species from Central and Western Africa. *Virology*. 198: 297-310.

Où écologie, éthologie et sciences bio-médicales et vétérinaires se rejoignent

- Diop O, Gogovor H, Galat-Luong A, Durand J-P, Le Guenno B Michel P, Akakpo A, Galat G. 1994. Sexual transmission and transmission by biting of SIVagm among captive green monkeys, *Cercopithecus aethiops sabæus*. *Folia Primatologica*. 62 (4): 195-196.
- Galat G, Galat-Luong A. 1992. Ecologie des singes d'Afrique de l'Ouest: intérêt pour la compréhension du SIDA humain. *In: Pourquoi des recherches sur le SIDA en Afrique?* Programme SIDA de l'ORSTOM, Montpellier: 5-23.
- Galat G, Galat-Luong A. 1996. Social organization and SIV seroprevalence of Green and Patas monkeys. *Folia Primatologica*. 67 (2) : 91.
- Galat G, Galat-Luong A, Fontenille D, Traore-Lamizana M. 1997. Une arbovirose transmises par les moustiques: la fièvre jaune. *In : 50 années de recherches en coopération au Sénégal*. ORSTOM Dakar : 216-217.
- Galat G, Galat-Luong A, Pichon G, Bibollet-Ruche F, Pourrut X, Senzani M. 1994. Prévalence SIV chez les Cercopithécidés de savane au Sénégal: l'approche socio-écologique. *In: Priorités de recherche sur le VIH en Afrique*. African AIDS Research Network, Dakar: 121-129.
- Galat-Luong A. 1996. Interspecific transmission of SIV from Green to Patas monkeys: from behaviour to molecular biology. *Folia Primatologica*. 67 (2) : 93-94.
- Galat-Luong A, Durand J-P, Bibollet-Ruche F, Pourrut X, Pichon G, Cornet M, Galat G. 1995. Comparison of SIV sero-epidemiology of Green Monkeys of two areas in Senegal. *Folia Primatologica*. 64 (1-2): 79-80.
- Galat-Luong A, Galat G, Bibollet-Ruche F, Durand J-P, Diop O, Pourrut X, Sarni-Manchado P, Senzani M, Pichon G. 1994. Social structure and SIVagm prevalence in two groups of green monkeys, *Cercopithecus aethiops sabæus*, in Senegal. *In: Current Primatology, Behavioural Neuroscience, Physiology and Reproduction*. Anderson JR, Roeder JJ, Thierry B and Herenschmidt N, Eds. Vol. III. ULP, Strasbourg: 259-262.
- Pourrut X, Galat-Luong A, Galat G. 1996. Associations du Singe vert avec d'autres espèces de Primates au Sénégal: la transmission interspécifique du SIVagm doit être fréquente dans la nature. *Revue de médecine vétérinaire* 147 (1): 47-58.
- Rey J-L, Galat G. 1995. Singes et rétrovirus. *In: Les conférences - débats de l'ORSTOM 1989-1994*. Les dossiers de l'ORSTOM No 7. ORSTOM Editions: 44-46.

Petit glossaire

¹ en particulier des virus sexuellement transmissibles comme les SIV (Virus de l'Immunodéficience Simienne) et les STLV (Virus de la Leucémie Simienne à cellules T).

² La Kétamine est un puissant anesthésique. Il a été utilisé en médecine humaine, mais suite à de nombreuses défenestrations dues à ses propriétés hallucinogènes, les malades se croyant capables de voler, il a été réservé à des usages vétérinaires, en particulier pour la télé anesthésie. Nombreux sont les singes que nous avons capturés et anesthésiés à la Kétamine, qui sont revenus se faire capturer, parfois à plusieurs reprises.

³ Terme anglais signifiant "gelé" utilisé pour désigner un animal qui s'immobilise, généralement pour passer inaperçu.

⁴ L'Acacia du Nil est utilisé par les populations locales pour ses vertus antiparasitaires. Nous avons comparé la charge parasitaire intestinale des singes verts de la Région du Fleuve Sénégal où ils se nourrissent abondamment des gousses de ces arbres à celle des singes vivant dans d'autres régions du Sénégal et l'avons trouvé très inférieure.

⁵ Le Protoptère *Protopterus annectens* est un poisson dipneuste (à deux poumons) d'une lignée primitive qui se fabrique un cocon de boue et de mucus et qui se déshydrate pour passer la saison sèche. Les premières pluies de la saison humide le réhydratent. Les singes verts le détectent grâce à la présence d'un petit conduit qui va du terrier à la surface du sol et qui permet au poisson de continuer de respirer.



*Que l'Homme sache gré de ses progrès aux animaux d'expérimentation.
Qu'il améliore les conditions de leur captivité.
Qu'il assure la survie de leurs frères en liberté.*

Le journal intime d'un Singe vert face au changement climatique

Il a vécu toute sa jeunesse dans un environnement riche et stable entre forêt et mangrove, avec à portée de main la plus grande diversité de fruits, de fleurs et d'invertébrés qu'un singe puisse rêver. A l'aube de sa vie adulte, le voilà déporté entre Sahel et Sahara, dans la zone la plus aride (jusqu'à 57°C !) où les singes de son espèce ont su survivre.

Ce conte nous fait vivre par empathie, avec un Singe vert comme héros, les changements de style de vie et de coutumes que la sécheresse a imposé à la population la plus septentrionale de Cercopithèques africains.

Présentés sous forme d'un conte, les faits rapportés ont tous été observés avec la rigueur scientifique qui caractérise les auteurs, spécialistes des primates et du climat de l'Afrique de l'Ouest, après de nombreuses années d'observations menées sur le terrain.

Les auteurs :



Anh GALAT-LUONG, Ph.D., éthologue et Gérard GALAT, Dr es Sciences, écologue, ont été chercheurs à l'IRD, l'Institut de Recherche pour le Développement, et ont vécu 37 ans en Afrique. Ils sont tous deux membres de la Commission de Survie des Espèces de l'UICN, Anh est également membre de la Commission de Gestion durable des Ecosystèmes. Ils ont étudié, en Afrique de l'Ouest et centrale, l'impact des modifications de l'environnement sur la socio-écologie et les comportements adaptatifs de diverses espèces de Primates et sur l'évolution de la biodiversité des grands mammifères. Ils participent actuellement à l'élaboration de bases de données et à la rédaction d'ouvrages de synthèse sur l'écologie et le comportement des Primates d'Afrique de l'Ouest. Le présent conte est fondé sur 12 années de leurs recherches de terrain sur le Singe vert du Sénégal.

Anh s'est de plus impliquée dans différents comités scientifiques et de décideurs dans le cadre de programmes de gestion de plusieurs Réserves de Biosphère MaB/UNESCO. Elle a créé et dirigé le Programme de recherche sur la conservation de la biodiversité des grands mammifères et oiseaux de l'Orstom-IRD.

Gérard a créé et dirigé le premier Programme de Primatologie et Recherche biomédicale de terrain, portant en particulier sur les cycles de la Fièvre jaune et les conditions de son apparition et sur l'épidémiologie du VIS (Virus de l'Immunodéficience Simienne) et des STLV (Virus de la Leucémie Simienne) et les conditions de leur transmission dans la nature.



Jerzy Jan NIZINSKI, Ph.D., chercheur Bio climatologue à l'IRD a aussi longtemps vécu sous les tropiques où il étudie l'impact du climat sur l'écologie et la physiologie de la végétation.



Thanh Minh LUONG, architecte, enseignant, peintre, sculpteur, designer, a vécu longtemps en Afrique. Il a accompagné les primatologues sur le terrain avant de réaliser l'illustration du présent conte.

Michel LAUNOIS, Dr es Sciences, chercheur tropicaliste, entomologiste acridologue, a effectué de très nombreuses missions d'appui en régions chaudes pour comprendre la nature des problèmes posés par les criquets ravageurs et aider à les combattre durant 30 ans. Puis, médiateur scientifique et responsable du Service d'Appui à la Valorisation Opérationnelle de l'Information sur la Recherche Scientifique (SAVOIRS) du CIRAD, il anime la collection "Les savoirs partagés" dans un esprit de partage de la culture scientifique au bénéfice de publics diversifiés, à commencer par ceux des pays en développement.